

Mères de prêtres

— o —

... Quand on a le bonheur de posséder un trésor de tant de prix (une mère chrétienne), on ne s'expose pas, de bon gré, à le perdre ; aucun enfant ne veut, de gaieté de cœur, laisser sa mère pour aller à la recherche de joies entrevues en rêve mais bien trompeuses. D'ailleurs, à ce moment même, sa mère, pressentant le malheur qui les menace, elle et lui, redouble d'attentions tendres et délicates pour retenir le prodigue.

Combien d'entre elles n'ont pas redit, avec le même accent de douleur et de vérité, la prière ardente d'Anthusa à son fils, le grand saint de l'Orient, Jean Chrysostome ? Jean se proposait de quitter sa mère pour faire un lointain voyage ; Anthusa, qui n'avait que ce fils bien-aimé, s'attache à lui, le couvre de baisers et lui fait ces reproches, pleins d'amour : « Ne me rends pas veuve une seconde fois ; ne réveille pas une douleur assoupie ; attends ma dernière heure. Peut-être te quitterai-je bientôt. La jeunesse peut se flatter de vieillir ; mais à mon âge on ne s'attend plus qu'à la mort. Lorsque tu auras déposé mon corps dans le sein de la terre et mêlé mes ossements à ceux de ton père, entreprends de longs voyages, traverse les mers que tu voudras : tu seras maître de tes actes. Mais tant que je respire, souffre la compagnie de ta mère, crains d'encourir la disgrâce divine en me plongeant dans une douleur que je n'ai pas méritée. » La mère avait gagné sa cause ; Jean, les deux mains dans celles de sa mère, lui promet de ne pas attrister ses dernières années.

Le barde breton a exprimé très heureusement ces sentiments dans une de ses *bonnes chansons* :

Sous les caresses maternelles,
Nous grandissons dans un doux nid,
Impatients d'avoir des ailes
Pour voltiger vers l'infini.
Les méchants ingrats que nous sommes,
Semeurs de terribles tourments,
A peine sommes-nous des hommes,
Nous faisons pleurer les mamans.